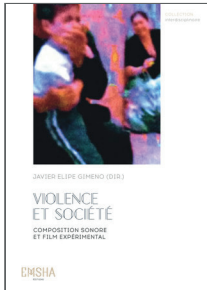


Violence et Société - EMSHA Editions, juin 2021



Javier Elípe Gimeno (dir.)

Violence et Société Composition sonore et film expérimental

Éditions des maisons des sciences de l'homme associées

Randa Maroufi, à propos du film *Le Park*

Randa Maroufi et Javier Elípe Gimeno (interview et transcription)

Éditeur : Éditions des maisons des sciences de l'homme associées

Lieu d'édition : La-Plaine Saint-Denis

Année d'édition : 2021

Date de mise en ligne : 15 juin 2021

Collection : Collection interdisciplinaire EMSHA

EAN électronique : 9791036577604



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

MAROUFI, Randa ; TRANSCRIPTION), Javier Elípe Gimeno (interview et. *Randa Maroufi, à propos du film Le Park* In : *Violence et Société : Composition sonore et film expérimental* [en ligne]. La-Plaine Saint-Denis : Éditions des maisons des sciences de l'homme associées, 2021 (généré le 16 mai 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/emsha/1200>>. ISBN : 9791036577604.

Ce document a été généré automatiquement le 16 mai 2023.

Randa Maroufi, à propos du film *Le Park*

Randa Maroufi et Javier Elipe Gimeno (interview et transcription)

- ¹ *Ce texte est la transcription d'un entretien entre Javier Elipe, Randa Maroufi et le public dans le cadre des journées d'étude « Composition sonore et film d'art expérimental, violence et société ».*

R. Maroufi – Je parlerai des images, puis du son. Dans ce film, je suis partie d'un ensemble d'images à caractère violent qui ont été partagées sur les réseaux sociaux par des jeunes qui prenaient des *selfies* avec des armes. C'était une tendance en 2014 au Maroc, mais le type de « posts » existe aussi dans d'autres pays, comme toutes les modes qui s'affichent avec Facebook.

Je collectais ces images depuis un moment et je me posais la question de leur véracité. On consomme de nombreuses images fixes, mais on ignore dans quel contexte elles ont été prises. Avec ce film, je voulais que l'on puisse circuler dans une photographie, dans un instant arrêté, qu'on puisse avoir accès à différents points de vue et points de corps.

Figure 1. *Le Park*, Randa Maroufi



Production : Le Fresnoy – Studio national, 2015

Le film a été tourné dans un parc d'attractions abandonné dans le centre-ville de Casablanca. Il s'agissait du seul parc d'attractions public dans le centre de Casablanca. Les figurants sont des jeunes que j'ai rencontrés sur place, parmi eux une dizaine squattaient le parc et d'autres étaient des amis ou connaissances de passage. C'est un espace interdit d'accès au public depuis sa fermeture, mais les jeunes se le sont approprié pour se réunir, passer du temps ensemble, boire de l'alcool, fumer des joints...

Pour la partie sonore, le film a été tourné en muet. Toute la bande sonore a été créée en montage. J'avais différentes couches de sons. Des sons que j'avais collectés pendant la recherche (des sons provenant de vidéos YouTube de bagarres par exemple). Quand je collectais les images, je collectais aussi des vidéos, des interviews sur YouTube. J'avais un dossier où je mettais toute la matière qui me paraissait intéressante.

Une partie du son a été enregistrée avant que l'on commence le tournage, c'est-à-dire, au moment du casting, quand je sympathisais avec les jeunes. Pendant que je leur expliquais le projet, je leur montrais des photos pour qu'ils sachent un peu plus ce que je souhaitais faire. Pendant cette phase, que j'appelle la phase d'accroche, je leur posais des questions : leur rapport à ces images ? s'ils connaissaient bien cette mode ? s'ils connaissaient des gens qui se sont pris en photo avec ce type de poses et qui les ont partagées sur les réseaux sociaux ? Nous avons eu diverses discussions sur la vie, la politique, l'économie du pays, les problèmes, les études, la famille... Et au fur à mesure, on faisait des répétitions, en s'amusant. On jouait aux cartes, on cuisinait ensemble...

Au départ, j'avais des idées précises de mises en scène, mais en réalité le film a été écrit au fur et à mesure que je fréquentais le lieu et les personnes qui l'habitaient.

Cette partie de casting, interview et répétitions a été enregistrée et utilisée pour la bande sonore du film. Ensuite, après le tournage, je voulais que le son du premier plan du film soit un son plutôt réaliste. On voit les oiseaux et on les entend voler, on entend dans le hors-champ les klaxons de voitures, quelque chose qui se rapproche

plus de la réalité de ce que l'on voit. Et à partir des grilles, où d'ailleurs la caméra – est aussi une caméra virtuelle –, on rentre dans une ville. Ces images n'existent que sur les réseaux sociaux. L'intention dans le film est de créer un espace parallèle à celui d'internet, mais qu'il soit dans la vraie vie. Dès que l'on dépasse les grilles, les sons changent, on entend des nappes sonores qui sont plus graves, et qui donnent une tension. En réalité, les images elles-mêmes ne sont pas violentes, mais c'est le son qui a apporté une certaine tension et une certaine « violence » dans tout le film. Quand on entend une voix dire : « Je peux prendre une bouteille et la casser ». Plus tard on entend du verre qui se casse et en même temps le plan change, on voit un jeune qui boit de l'eau dans une bouteille en plastique.

Ensuite la dernière couche sonore a été enregistrée après le tournage, quand je suis rentrée en France et que je devais commencer la postproduction. Je trouvais que les images étaient très esthétisantes sans son. Pour échapper à cela, il fallait que je les « pourrisse » afin d'arriver à un équilibre.

Il y a quelque chose qui m'avait marqué pendant le tournage, les jeunes étaient déçus. Parce qu'après avoir fini le tournage, ils disaient que ce n'était pas un vrai film, qu'ils n'avaient pas vraiment joué, qu'ils étaient juste là en train de poser, qu'ils ne bougeaient pas, qu'ils s'attendaient plutôt à de l'action, un jeu comme dans *Mission impossible* ou *Taxi*, par exemple... Alors j'ai décidé de retourner à Casablanca, et de refaire un tournage pour eux. Faire un film ensemble, et cette fois-ci avec leurs idées de scénario et de mise en scène. J'ai eu la chance que mon chef opérateur était à Casablanca et disponible pour les filmer. On est retourné au parc, et puis je les ai suivis, ils improvisaient des scènes par exemple : la police en train de les suivre, un qui est mort, un qui va tuer l'autre. Je les ai suivis avec un enregistreur son et mon chef opérateur avec sa caméra.

Je suis rentrée par la suite en France avec cette matière, j'ai essayé de faire un petit montage avec. Je n'ai pas réussi à avoir quelque chose qui tenait la route. Du coup je leur ai envoyé des *rushs* par Whatsapp. Par contre dans cette matière, le son était intéressant. J'ai décidé d'utiliser quelques fragments de dialogue dans le montage.

Ensuite vient un son mis en scène. J'avais lu des articles de presse, dont un de *Aljazeera* qui parlait de cette tendance des *selfies* qui a eu lieu au Maroc. J'ai repris le texte en essayant de le détourner juste en supprimant parfois des mots et en le rendant plus absurde, parfois sans aucun sens, et je l'ai fait joué par une amie arabophone. C'est la voix off qu'on entend au début du film. Ensuite on a ajouté en mixage un effet radio...

J. Elipe Gimeno – En fait, on voit que le sabre est faux. Par contre, on voit aussi d'autres sabres qui sont vrais. Est-ce que la différence c'est pour une question de sécurité ?

R. Maroufi – Dans tout le film, j'ai essayé d'alterner entre le vrai et de faux. Je trouvais que cela apportait quelque chose en plus de l'ordre de l'absurdité, de la bêtise. De l'ordre du jeu finalement, parce que ce sont des objets qu'on peut trouver dans des magasins de jouets pour enfants... Je voulais utiliser les deux pour avoir une ambiguïté.

J. Elipe Gimeno – Concernant les sons que tu as utilisés dans le plan sonore dont tu as parlé, est-ce que ce sont des sons que tu as enregistrés pendant le tournage ?

R. Maroufi – Il y avait différentes nappes, des sons enregistrés dans des couloirs d'hôpitaux par exemple, des sons de tuyaux ...

J. Elipe Gimeno – J’ai vu qu’il y avait des sons granulaires très aigus. Est-ce que tu les as choisis par une question d’une continuité sonore qui t’intéressait, ou est-ce qu’il y a un type de rapport précis avec les images ?

R. Maroufi – Je ne suis pas une monteuse son, et je n’ai pas du tout une « culture sonore », mais je montais au *feeling*. Par exemple, le moment où on entend quelque chose qui se casse, c’était intéressant de voir juste après une bouteille en plastique, et jouer sur ce décalage entre ce qu’on voit et ce qu’on écoute... Je l’ai fait vraiment au *feeling*, il y avait des moments où je sentais que ça devrait être plus aigu, d’autres moments où ça devait être plus grave, il y a des moments par exemple où on entend des machines, une photocopieuse, mais avec les images on est rapidement porté et manipulé. C’est la magie du son.

J. Elipe Gimeno – Oui, c’est quelque chose qui est dans des nappes sonores, mais qui a une évolution, une continuité musicale qui est intéressante et qui marche très bien. Au niveau sonore ça marche très bien, au moins pour moi. En plus, le dialogue avec les voix, une fois les voix s’arrêtent, et avec le silence, ça commence à se construire quelque chose... C’est très bien !

R. Maroufi – J’essaie aussi parfois d’avoir de petits rappels, mais pas pendant qu’on voit les images, les grincements par exemple, quand il y a le manège, on sent qu’il y a des matières un peu vieilles, il y a des grincements que je ne voulais pas à ce moment même pour ne pas avoir quelque chose de l’ordre de l’illustration.

Comment j’ai travaillé le son dans ce film ? J’avais mis toute la matière sonore sur la *timeline*, et puis, j’ai essayé de tester avec les images. Par exemple, à la fin du film, je cherchais un effet « drone », j’ai essayé d’avoir un son d’avion. Puis j’ai testé, cela me convenait et je l’ai gardé. J’ai vraiment travaillé tout le son au *feeling*.

Questions du public

Je ne connaissais pas ce phonème des selfies avec des armes au Maroc. Est-ce que c’est une mode, ou est-ce que ça fait écho à une violence qui est concrète et palpable là-bas ? D’où vient ce besoin de violence ? Par exemple, cette personne qui voulait se battre avec une autre, et le fait que les jeunes voulaient faire un autre film un peu plus course-poursuite, action, police, ce genre de choses.

R. Maroufi – Pour la première question, c’était suite à des événements qui ont eu lieu réellement. Il y a eu beaucoup d’agressions dans différents quartiers, surtout dans la ville de Casablanca, qui est l’une des villes les plus dangereuses au Maroc, où il y a le moins de sécurité. Il y a eu une sorte de mouvement où la police arrêtait dans la rue toute personne qui avait les mêmes vêtements que les vêtements qu’on retrouvait dans les images postées dans les réseaux sociaux. Je trouvais justement intéressant, en fait, que les autorités aient essayé de faire quelque chose parce qu’il y a eu des images partagées dans les réseaux sociaux. Ils savent qu’aujourd’hui il est difficile de contrôler la diffusion d’images avec internet. Cela risque d’arriver à d’autres pays, à l’étranger. Qui dit étranger dit tourisme, et qui dit tourisme dit économie, politique... S’il y a moins de sécurité, il y aura moins de tourisme... Alors que la violence existe partout, mais parfois et c’est très connu au Maroc, quand tu appelles la police pour une plainte par exemple, mon voisin est en train de taper sa femme, ils vont te demander : Est-ce que tu as vu du sang ou pas ? S’il y a du sang, ils peuvent venir intervenir. Sinon, ils ne viennent pas. C’est donc le pouvoir des images qui m’a le plus intéressée dans cette mode. Et aussi la passivité de l’être humain face à des images

parfois. Jusqu'à quand peut-on intervenir quand il y a un acte violent devant nous par exemple ?

Pour la deuxième question, pour la plupart des jeunes, ils préfèrent les films d'action. Quand il y a de l'action, forcément il y a des armes ou des bagarres... Ils s'attendaient à ce type de films parce qu'au moment où j'ai parlé de cette mode, ils s'attendaient à quelque chose de ce genre. Ils étaient déçus, parce qu'il y avait des sabres, mais pas d'action. Je considérais ce 2^e tournage comme un atelier pour eux. Et puis, finalement, ça m'a aussi servi pour la bande sonore finale du film.

Je voulais savoir comment vous avez choisi ce groupe en fait. Est-ce que vous les connaissiez, ce groupe dans le parc, leur activité ?

R. Maroufi – Je jouais dans ce parc quand j'étais jeune. Plus tard, quand j'ai imaginé l'espace du film, j'ai naturellement pensé au parc Yasmina. Je suis arrivée sur place, on m'a déconseillé de rentrer parce qu'il y avait des chiens sauvages et des personnes dangereuses. Comme je suis de nature très curieuse et que je me nourris beaucoup de mes angoisses, j'ai décidé de rentrer et là j'ai trouvé effectivement, des chiens qui aboyaient et puis un jeune homme qui se baladait, qui a dit bonjour de loin et qui a disparu. Ensuite, je l'ai recroisé à l'extérieur du parc et je lui ai parlé, je me suis présentée, j'ai dit que j'étais étudiante, que je préparais un film et que je voulais visiter tout le parc. Je lui ai demandé si c'était vraiment dangereux et déconseillé de se balader seul dans ce lieu.

Cette personne s'appelle Rayan, il avait travaillé dans ce parc pendant 10 ans, et quand ils ont arrêté l'activité du parc, il a squatté un espace là-bas. Il y vit pendant plus de 10 années. Il y avait tous ses amis qui squattaient aussi. On va retrouver 7 ou 8 personnes dans le film qui squattaient aussi le parc, et les autres c'était leurs amis qui venaient passer leur temps. Le casting s'est fait au fur et à mesure. J'ai juste noté le nom des personnes qui étaient intéressées, je les ai pris en photo et j'ai fait un trombinoscope. Ensuite, en les visitant tous les jours, on passait du temps ensemble, on préparait à manger, je leur montrais mon travail d'avant et des exemples de vidéos de la technique utilisée dans le film. La confiance s'est installée, ce qui m'a permis de collaborer avec eux.

Ce qui m'a frappé dans le hors-champ du son, c'était le contraste entre la caméra qui est toujours mobile et qui contraste évidemment avec l'aspect très fixé des actions des personnages. Je voulais savoir le pourquoi ce choix.

R. Maroufi – Je suis partie d'un ensemble d'images qui étaient fixes, des photographies avec un cadrage spécifique. Je voulais absolument que dans ce temps-là, cet instant-là, l'idée était qu'on pouvait circuler dans une photographie et avoir différents points de vue, et puis, pouvoir circuler dans l'espace. La seule technique qui était possible pour représenter ça c'était fixer les gens, comment dans une photo et puis tourner autour, comment si c'était une caméra.

Et du coup, le son, on n'a pas vraiment de lien entre les paroles et les fragments de paroles, l'image projetée, le thème choisi. Je voulais savoir si ça participait en fait cette temporalité en hors-champ, cette conception du son, cette abstraction du son. Est-ce que ça participait au message qu'on voulait y transmettre ?

R. Maroufi – J'avais tourné seulement les images, le montage d'images... On n'a pas le même rapport au film avec le son. Il y a les nappes sonores, il y a la conversation de presse qui peut nous approcher à la réalité, les jeunes qu'on entendait ... Les images ne sont pas du tout violentes. Je trouve que le film sans son n'aurait pas le même

rapport qu'avec. La bande sonore n'était pas écrite, il y avait des intentions. Je savais que je voulais utiliser les sons de radio, différents types de sons, mais ils n'étaient pas écrits au départ. C'est une écriture qui se réalise pendant le tournage, pendant le montage, et puis se construit le film aussi.

AUTEURS

RANDA MAROUFI

Artiste, *Le Park*, film, 2015. Production : Le Fresnoy-Studio national.

JAVIER ELIPE GIMENO (INTERVIEW ET TRANSCRIPTION)

Aix-Marseille Université, Faculté des sciences, Département SATIS, CNRS, PRISM (Perception, représentation, image, sound, music) ; Université Paris 8, UFR Arts, philosophie et esthétique, Musidanse/CICM.